



UROPHILIE : ENJEUX PSYCHANALYTIQUES

David Muhlmann · 2024
Qu'est-ce que l'urophilie ?

David Muhlmann nous offre aujourd'hui un livre tout à fait stimulant et qui vaut le détour, si j'ose m'exprimer ainsi. Un livre sur l'urophilie.

On pourrait penser que ce thème a quelque chose de vieillot. Or c'est tout le contraire, car chemin faisant, l'auteur nous donne l'occasion de réfléchir à l'inanité des classifications internationales en matière de psychiatrie, de repenser les bases du développement pulsionnel et d'aborder enfin une réflexion théorico-clinique approfondie sur les liens entre le corps et la relation et donc sur les enjeux psychanalytiques qui en découlent.

Les interrelations qui existent entre le plaisir de la miction et le désir sexuel sont l'objet d'un tabou qui a certainement beaucoup entravé les recherches et les travaux sur l'urophilie et, comme on le découvre sur la 4ème de couverture : « L'urine est un objet d'étude méconnu en psychopathologie. Cet ouvrage est le premier à faire une recension historique et systématique de cette problématique, en proposant une revue de son traitement par la littérature scientifique, ancienne et actuelle, dans les trois disciplines qui composent le "champ psy" : la psychiatrie, la psychologie et la psychanalyse. »

L'objectif est ambitieux, mais il est, selon moi, largement atteint.

Une note de lecture n'est pas un résumé et je laisserai donc au lecteur le soin de découvrir par lui-même les nombreuses pistes de réflexion que cet ouvrage ouvre successivement.

En revanche, je tiens à souligner les échos que ce texte a déclenchés en moi.

Les paraphilies et les classifications psychiatriques

De Richard Von Kraft-Ebing à Henry Havelock Ellis, c'est toute une époque de classification de type entomologique qui a eu lieu à propos de ce qu'il était convenu alors de considérer comme des perversions de l'acte sexuel dit normal. On parlait alors de paraphilies (coprophilie, zoophilie...) parfois diversement associées. Aujourd'hui, nous avons à faire face à deux problématiques fondamentales.

Tout d'abord, celle des classifications internationales dites athéoriques, c'est-à-dire foncièrement et grossièrement antipsychanalytiques et, d'autre part, celle de la dépathologisation actuelle de toute une série de comportements qui ne seraient en fait que le fruit d'un choix conscient fait par le sujet.

Compte tenu des multiples variantes de l'urophilie, fort bien décrites par David Muhlmann, les classifications internationales modernes se trouvent, à l'évidence, en grand échec pour leur réserver une place véritablement signifiante et unitaire. C'est là un exemple frappant de la limite rapidement atteinte par les classifications purement descriptives, car, on le sait, les faits ne parlent pas d'eux-mêmes...

La démarche du « Stop-dsm » soutenue en France par Patrick Landman nous est ainsi très précieuse et le retour à une analyse phénoménologique et structurale des troubles mentaux est désormais urgent. Dans cette perspective l'urophilie est-elle toujours et véritablement un trouble ?

Les problématiques du genre qui occupent aujourd'hui le devant de la scène reposent la question de la dynamique de l'identité et du choix d'objet. L'identité se décide-t-elle ou se construit-elle au gré du jeu des identifications ? Les non-congruences de genre sont-elles des troubles (des dysphories) ou de simples variations d'une normalité fluide et non binaire ? Le choix d'objet (hétéro, homo ou bisexuel) est-il de l'ordre d'un choix délibéré et conscient ?

David Muhlmann nous aide à nous poser ce type de questions à partir des diverses manifestations de l'urophilie, et ceci s'avère absolument passionnant, notamment à la lumière des travaux de Michel Foucault sur les déterminants historiques des pratiques sexuelles.

L'objet sexuel de l'urophile apparaît en fait comme éminemment complexe et peut-être renvoie-t-il davantage à un investissement des liens à l'objet qu'à un investissement de l'objet en tant que tel, distinction que j'ai essayé moi-même d'aborder dans un certain nombre de travaux récents sur l'intérêt d'une potentielle troisième topique [1].

La question du développement pulsionnel

Pour la psychanalyse, l'urophilie est un mode de satisfaction libidinale (urolagnie, ondinisme) quelque peu masquée et recouverte par les thématiques de la masturbation, de l'énurésie, voire de l'éjaculation précoce.

On sait qu'après le stade oral et le stade anal, S. Freud et K. Abraham ont individualisé un stade phallique parfois appelé stade uréthro-phallique de manière en fait assez discrète et furtive. Si la bouche et l'anus fonctionnent comme des zones érogènes partielles au sein de la première théorie pulsionnelle freudienne, la chose est moins claire avec l'urètre et les organes de la miction en dépit de leur proximité avec les organes génitaux. Corrélativement, les stades oral et anal ont été subdivisés en périodes active et passive en fonction de la prévalence du plaisir de la succion ou de la morsure, pour le stade oral, et du plaisir de l'excrétion ou de la rétention, pour le stade anal, mais les choses semblent en fait moins simples pour la miction : y a-t-il un plaisir d'uriner ou un plaisir de se retenir qui soient aussi faciles à décrire et quels sont alors la place et le rôle de l'objet dans cette dynamique ?

Peut-on parler de sado-masochisme à propos de l'urophilie, comme cela est le cas dans les champs de l'oralité et de l'analité ? L'urophilie est-elle d'ailleurs une perversion ?

Si l'enfant est réellement le « pervers polymorphe » décrit par la psychanalyse, de quel plaisir l'urophilie est-elle alors véritablement le moyen (plaisir d'excrétion, plaisir de rétention, plaisir du laisser-couler, plaisir de la régression, plaisir du mouillé...) et quel est le rôle de l'autre dans ce type de plaisirs (plaisir de souiller ou d'être souillé...) ?

David Muhlmann évoque utilement ici les travaux de Paul Denis qui permettent de penser les choses par rapport à l'équilibre entre satisfaction et emprise.

J'ajoute que le plaisir de type urinaire pourrait également être inclus dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée proposée par Jean-Laplanche dans la mesure où les soins de la mère au bébé qui concernent cette zone corporelle peuvent sans doute, au même titre que les autres, être imprégnés de « messages énigmatiques » de nature sexuelle émis à l'insu même de la mère.

Pulsion de vie et pulsion de mort ou continuum ?

Ces considérations nous amènent peu à peu à réfléchir à la question freudienne classique des pulsions de vie et des pulsions de mort. Doit-on penser les choses en termes de dualisme pulsionnel, comme cela est souvent dit, ou plutôt en termes de continuum allant de la liaison à la déliaison sans clivage ?

Je me permettrai ici un développement qui m'importe et qui renvoie à l'introduction du numéro du Journal de la psychanalyse de l'enfant dédié au thème de la destructivité (2024, n° 1). Cette introduction a été rédigée collectivement par le comité de rédaction de cette revue, comité auquel j'appartiens et qui est dirigé par D. Houzel.

« À tout concept scientifique doit s'associer son anti-concept », nous dit Gaston Bachelard [2]. Au concept de libido, proposé par Freud pour rendre compte de ses observations, devrait donc correspondre le concept opposé, celui d'une anti-libido. Aussi introduisit-il, en 1920, une discussion dans *Au-delà du principe de plaisir* pour combler cette lacune de sa théorie. Le principe de plaisir obéit à la poussée de la libido.

Au-delà de ce principe se trouverait une autre poussée en sens contraire que Freud baptise pulsion de mort. Il utilisera le terme *destrudo* qui fait son apparition dans *Le Moi et le ça* (1923) pour désigner cette énergie opposée à la libido, mais il renoncera vite à ce terme pour sauvegarder l'unicité de la libido en tant qu'énergie psychique.

Autrement dit, selon lui, le dualisme pulsionnel doit se voir concilié avec un monisme énergétique, celui de la libido, et cette position explique le non-emploi de ce terme de « *destrudo* » qui, par symétrie sémantique, aurait risqué d'impliquer l'idée d'un dualisme énergétique. Cette double référence à un point de vue énergétique (ou économique) et à un point de vue dynamique (les pulsions) complique singulièrement les choses. On sent d'ailleurs Freud quelque peu embarrassé dans *Au-delà du principe de plaisir* pour concilier ces deux aspects énergétique et dynamique de sa théorie.

On sait que l'introduction de cette nouvelle théorie des pulsions fut reçue de manière très ambivalente par la plupart des premiers psychanalystes. Beaucoup ont rejeté l'hypothèse de la pulsion de mort, qui venait bousculer tout l'édifice patiemment construit par Freud et ses épigones. En fait, la réticence à accepter la nouvelle théorisation de Freud semblait due à la dualité de référence énergétique et dynamique, qui brouillait plus ou moins le message de son auteur.

Si on regarde attentivement la progression de la pensée de Freud et la définition qu'il donne de la pulsion de mort, on constate qu'il ne décrit pas un conflit entre deux pulsions étrangères l'une à l'autre, comme le serait une bataille entre deux armées, mais un gradient entre deux pôles : l'un vers lequel tend la pulsion de vie, pôle de liaison, d'organisation et de complexification, l'autre vers lequel tend la pulsion de mort, pôle de déliaison, de retour à l'inorganique, de perte de la complexité.

Dans ce modèle, il s'agit donc bien d'une seule et même énergie, la libido, mais vectorisée dans deux orientations diamétralement opposées. La pulsion de mort n'est pas une nouvelle pulsion s'opposant à la pulsion de vie, c'est l'orientation des investissements de la libido dans un sens négatif, destructeur.

La nouveauté de ce que l'on a appelé le « tournant des années 1920 », c'est la place qu'il faut donner à l'objet dans l'orientation positive ou négative de l'énergie psychique. S'il s'était agi d'une nouvelle énergie opposée à la libido, on aurait pu faire l'hypothèse d'un facteur inné qui rend compte de la part de l'une et l'autre énergie dans l'économie psychique. Le fait qu'il s'agisse d'une seule et même énergie, tantôt orientée vers la vie et tantôt orientée vers la mort, pose alors la question du rôle de l'objet dans cette orientation. On ne peut, en effet, faire l'impasse sur le devenir et sur l'histoire du sujet et de ses rencontres dans cette répartition.

Se dessine là une ligne de clivage entre les psychanalystes qui restent attachés à la théorie des pulsions et qui, majoritairement, rejettent la notion de pulsion de mort et ceux qui ont opté pour la théorie de la relation d'objet et qui s'efforcent de comprendre les mécanismes qui, dans le développement psychique, orientent tout ou partie des investissements vers plus de liaison, plus d'organisation, plus de vie psychique, ou vers plus de déliaison, d'inorganique et de mort psychique.

Tout ceci pour dire que cette problématique est en fait centrale à propos de l'urophilie. Le rôle de l'objet ne saurait être négligé qui va faire pencher les choses d'un côté ou de l'autre...

On le sent bien dans ce travail de David Muhlmann, l'urophilie n'est qu'un symptôme, mais un symptôme dont la constitution est complexe, sa compréhension devant tenir compte à la fois des dispositions du sujet et de ses éventuels points de fixation, mais aussi du rôle de l'objet dans son acceptation ou dans son refus des désirs de l'urophile ainsi que dans son rôle actif ou passif.

Le champ de l'aquatique enfin

Ce nouveau livre de David Muhlmann prolonge l'un de ses écrits précédents : Retour à l'origine. Le désir de régression intra-utérine qui était paru en 2017 aux éditions Desclée de Brouwer.

L'urine renvoie en effet au mouillé, à l'humide et à nos souvenirs amniotiques. D'où l'évocation du Thalassa (1924) de S. Ferenczi, texte d'une richesse inouïe qui ouvre à la fois sur la question du narcissisme originaire (simple fiction peut-être, mais fiction nécessaire ?), sur l'indifférenciation sujet/objet prénatale et donc sur la vie fœtale fondamentalement liée à l'atmosphère amniotique.

La psychanalyse ne saurait faire l'impasse sur cette première partie de notre vie [3]. Le désir de régression intra-utérine fait partie, on le sait, des fantasmes originaires décrits par S. Freud [4] à côté de ceux de scène primitive, de séduction et de castration, et de ce point de vue, l'urophilie comporterait une dimension originaire très en-deçà de toute composante œdipienne ou névrotique.

Dans le domaine de l'art, David Muhlmann évoque également Gustav Klimt, ce « maître de la confusion de l'érotisme et de la figuration de l'empire du mouillé », en rappelant à ce propos l'origine même du terme d'urine (« aurina ») qui renvoie simultanément au liquide (urina) et à l'or (aurum), soit l'urine comme le liquide couleur d'or.

Il est clair alors que l'urophilie prend une dimension inattendue en nous apparaissant comme un comportement qui n'a rien d'anecdotique, mais qui s'avère hautement complexe et sublimable.

Ce qui ajoute encore à son indéniable intérêt théorico-clinique.

Un grand merci donc à David Muhlmann pour ce travail fort intelligent et très précieux à propos de l'urophilie qui, on le voit, est loin d'être seulement une sorte de petit symptôme plus ou moins exotique au sein de nos diverses recensions classificatoires !

J'en conseille la lecture à tous ceux qui s'intéressent aux développements d'une psychanalyse vivante, créative et « exploratrice dans la culture [5] ». Notre plaisir est grand d'accompagner David Muhlmann dans cette passionnante démarche que l'étude de ce symptôme lui permet aujourd'hui de mener.